

POLONAIS ET RUTHENES (UKRAINIENS) DE GALICIE AU CONGRÈS SLAVE DE PRAGUE
(1848)

Author(s): GEORGES LUCIANI

Source: *Revue des études slaves*, Vol. 49 (1973), pp. 251-256

Published by: Institut d'études slaves

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/43269806>

Accessed: 12-10-2020 13:33 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Institut d'études slaves is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue des études slaves*

POLONAIS ET RUTHENES (UKRAINIENS)
DE GALICIE
AU CONGRÈS SLAVE DE PRAGUE (1848)
PAR
GEORGES LUCIANI

La Galicie ou Ruthénie rouge (en ukrainien Русь Червона, en polonais *Ruś Czerwona*) est entrée dans le patrimoine polonais sous le règne de Casimir III le Grand (Kazimierz Wielki) qui régna de 1333 à 1370. Elle devait faire partie du Royaume jusqu'au premier partage de la Pologne en 1772, date à laquelle elle échut à l'Autriche.

Il est essentiel pour éviter toute ambiguïté d'adopter les termes de Ruthénie, Ruthènes, terres ruthènes. Ces termes désignent par opposition à la Moscovie les principautés slaves qui faisaient partie du Royaume et du Grand-Duché de Lituanie avant la fusion réalisée en 1569 par l'Union de Lublin, l'ensemble formant dès lors la Rzecz Pospolita. Traduire les mots Русь Червона par « Russie rouge », comme le fait Pierre Chasles dans un article, d'ailleurs excellent, paru dans la revue *Le Monde slave* en 1917, est de nature à égarer le lecteur. On trouve la même inexactitude dans la traduction française de la Chronique dite de Nestor (Повесть временных лет) par Louis Leger (Paris, 1884) à l'année 866 : « Цесарю же отшедшу на огаряны, и дошедшу ему Черные рѣки, вѣсть епаркъ посла к нему, яко Русь на Царьгородъ идетъ, и вратися царь ». Leger traduit : « L'empereur était parti contre les Agaréens et quand il arriva à la rivière Noire, l'éparque envoya lui annoncer que les Russes marchaient contre Constantinople : l'empereur revint »⁽¹⁾. Imperturbable, Leger rend ici le mot Русь par « les Russes », alors qu'il faut comprendre les Varègues ou les Vikings ou les Scandinaves, en tout cas pas « les Russes ».

⁽¹⁾ Leger, *Chronique dite de Nestor*, p. 16.

La même erreur se retrouve dans le titre du livre de Jean Mousset, *Les Villes de la Russie subcarpathique* ⁽¹⁾. En revanche René Martel intitule son ouvrage *La Ruthénie subcarpathique* avec en sous-titre « Podkarpatska Rus » ⁽²⁾.

Il est curieux de constater que très rares sont les chercheurs qui ont posé la question de savoir à quoi correspondaient les noms de couleur attribués à la Ruthénie rouge, à la Ruthénie blanche, à la Ruthénie noire ⁽³⁾... Pierre Chasles parle même dans son article cité plus haut de la « Russie verte » (il s'agit de la Bukovine du Nord). Parmi ces rares esprits curieux, citons Louis Leger qui pense que cette appellation vient du château de Červen', ce château étant supposé construit en briques, puis le grand historien ukrainien Hruševs'kyj qui rattache aussi cette appellation à la racine *červen'*. Antoine Martel suppose que l'énorme et soudain affleurement de grès rouges qui caractérise le pays n'a pas été étranger à son nom.

Quoi qu'il en soit, tous les historiens de la Pologne, tant anciens que récents, tant polonais qu'étrangers, ne tarissent pas d'éloges sur la politique habile et tenace suivie par Casimir le Grand dans la conquête de la Ruthénie rouge et de la Volynie face aux Tatars, aux Lituanais et aux Hongrois. Cette conquête devait durer de 1349 à 1366 ⁽⁴⁾. Passant en général sous silence les concessions qu'il dut faire à de puissants voisins (la Silésie fut abandonnée à Charles IV, roi de Bohême, et la Pomérénie à l'Ordre Teutonique), tous célèbrent son attitude humaine à l'égard des masses laborieuses, ce qui lui valut l'appellation de « roi des paysans ».

L'Union de Lublin (1569) qui consacrait l'union perpétuelle de la Couronne, c'est-à-dire du royaume de Pologne, et du Grand-Duché de Lituanie ouvrit à l'influence de la civilisation polonaise un vaste champ d'action dans les pays ruthènes appartenant à la Couronne ou au Grand-Duché. Au début du XVII^e siècle, cette influence s'étendait sur presque toute la rive droite du Dniro. La langue ukrainienne devait faire de nombreux emprunts au polonais ⁽⁵⁾, ce qui eut pour effet d'accentuer ses différences avec le russe.

⁽¹⁾ *Les villes de la Russie subcarpathique*, Paris, 1938.

⁽²⁾ *La Ruthénie subcarpathique*, Paris, 1935.

⁽³⁾ Leger, *Chronique.*, p. 378; Hruševs'kyj, *Исторія України-Руси*, t. I, p. 208, t. II, p. 609. Voir Antoine Martel, *La langue polonaise dans les pays ruthènes*, Lille, 1938, p. 21.

⁽⁴⁾ Voir notamment les *Histoires de Pologne* de Grappin, Halecki, Nowicki et la monumentale *Histoire de Pologne*, publiée à Varsovie sous la direction de Kieniewicz, 1971. Voir aussi *La politique ruthène de Casimir le Grand* de H. Paszkiewicz, Varsovie, 1924.

⁽⁵⁾ Voir dans la *Revue des Études slaves*, t. 12 (1932), l'article de B. Unbegaun sur le calque dans les langues slaves littéraires. P. 45, Unbegaun écrit : « L'ukrainien pose un problème spécial. Ses débuts en tant que langue littéraire remontent au commencement du XIX^e siècle. Mais il avait derrière lui, depuis des siècles, les liens les plus intimes avec la civilisation polonaise et lorsque les lacunes de son vocabulaire littéraire l'ont amené, pour les combler, à se chercher des ressources extérieures, il n'a pas hésité à sacrifier la tradition slavonne à la tradition polonaise. Le polonais est devenu ainsi la source presque unique du vocabulaire abstrait de l'ukrainien, à peu près comme le latin pour le français ».

En Galicie comme dans d'autres territoires ruthènes, les villes se « polonisèrent ». Dans une grande métropole comme Léopol ⁽¹⁾, l'aristocratie, les propriétaires, les fonctionnaires étaient polonais. Les masses paysannes échappaient à cette influence, mais de même, malgré les pressions polonaises, elles ne se convertirent pas au catholicisme romain, mais devinrent Grecs-catholiques. L'Union de Brześć (plus connue en France sous le nom de Brest-Litovsk) en 1596 donna naissance à l'uniatisme. Comme on sait, les Uniates tout en conservant leurs rites byzantins reconnaissent l'obédience du pape.

Privées d'une aristocratie et d'une bourgeoisie nationales, abandonnées par un haut clergé polonisé, les masses paysannes ruthènes semblaient plongées dans une profonde et irrémédiable léthargie. Cependant le réveil était proche...

L'annexion de la Galicie à l'Autriche en 1772 leur fut bénéfique. Sous le despotisme éclairé de Joseph II, l'instruction se répandit et de nombreux jeunes prêtres ruthènes formés en Galicie ou à Vienne constituèrent une intelligentsia dynamique et patriote. Cette intelligentsia, très proche des masses, affirmait de plus en plus énergiquement les droits des Ruthènes en tant que peuple.

Elle était puissamment encouragée dans cette voie par la renaissance slave de l'époque romantique chez les Tchèques, leurs voisins, et chez les Ukrainiens de Russie.

Enfin et peut-être surtout, la traditionnelle politique autrichienne — diviser pour régner — favorisa les Ruthènes au détriment des Polonais. Le fossé se creusa entre les deux peuples. Le comte Stadion, gouverneur autrichien de la Galicie, fut l'artisan de cette politique. Le complot de Mieroslawski (1846) échoua et encouragés, sinon même soudoyés par des agents autrichiens, les paysans ruthènes se soulevèrent contre les propriétaires polonais.

D'où les horribles massacres dont la Galicie occidentale fut le théâtre. L'Europe s'en émut et en France, à la Chambre des Pairs, Villemain les qualifia de « Jacquerie officielle » ⁽²⁾.

A cette occasion, le marquis Wielopolski écrivit sa célèbre *Lettre d'un gentilhomme polonais sur les massacres de Galicie adressée au prince de Metternich* qui est un acte d'accusation contre l'Autriche, mais aussi un signe de rapprochement à l'égard de la Russie. Elle provoqua un tollé de protestation parmi les Polonais irréconciliables ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cette grande métropole, capitale de la Galicie orientale, a porté plusieurs noms au cours de son histoire : Lemberg en allemand, Lwów en polonais, L'viv en ukrainien. Pour éviter toute ambiguïté, il nous semble plus commode de l'appeler Léopol, suivant sur ce point l'exemple de maints historiens.

⁽²⁾ Cité par Grappin, *Histoire de la Pologne*, Paris, 1922, p. 273.

⁽³⁾ Cette lettre fameuse a été écrite directement en français et parut à Bruxelles en 1846. Elle reproche à l'Autriche, en soulevant les paysans contre les seigneurs, d'avoir détruit le lien patriarcal qui unissait en Pologne la noblesse et les classes rurales. Mais elle préconise un rapprochement avec la Russie : « La noblesse polonaise préférera sans doute marcher avec les Russes à la tête de la civilisation slave, jeune, vigoureuse et pleine d'avenir que de se traîner coudoyée, méprisée haïe, injuriée, à la queue de votre civilisation décrépète, tracassière ».

Tel se présentait le contexte politique en Galicie quand éclata à Paris la révolution du 24 février 1848. Comme on sait, le mouvement se répandit comme une traînée de poudre en Allemagne, en Italie et en Autriche.

Dans ce dernier pays, la révolution éclate le 13 mars, Metternich est en fuite, la Cour se réfugie à Innsbruck.

L'idée est lancée de réunir à Prague un congrès des nationalités slaves de l'Empire. Un comité provisoire de 26 membres, réuni le 1^{er} mai, envoie des convocations au congrès pour le 31 mai. Il comprend deux Polonais, Witalis Grzybowski, le prince Jerzy Lubomirski et un Ruthène, Jan Dobrzanski qui a reçu pleins pouvoirs de la *Rada Narodowa* de Léopol. Les Polonais de Poznanie et de l'émigration avaient dans l'ensemble accueilli favorablement l'idée du congrès, aussi bien le prince Czartoryski, chef des conservateurs, que le démocrate Lelewel. Seuls des Polonais amis des Magyars faisaient campagne contre l'acceptation ⁽¹⁾.

Les Ruthènes, eux, manifestèrent immédiatement leur enthousiasme et trois délégués furent désignés par la « Rada », Jan Borysykiewicz, Hynylevyč et Zaklyns'kyj. Ils arrivèrent tous trois à Prague le 29 mai et descendirent à l'hôtel du « Cheval noir ».

L'ouverture du congrès prévue pour le 31 mai n'eut lieu que le 2 juin. Ce jour-là, sous la présidence de Palacký, une dizaine d'orateurs prirent la parole. Le huitième fut Borysykiewicz qui commença par une allusion au discours d'un orateur précédent, le Croate Mate Topalović, qui avait déclaré que sa nation n'existait que sur le papier ⁽²⁾.

« Ce qu'un orateur précédent a dit de sa nation, à savoir qu'elle n'existe que sur le papier, cela, malheureusement, nous ne pouvons pas même le dire de notre nation petit-russienne (en tchèque : *maloruský*) : jusqu'ici notre nation n'a jamais existé même sur le papier, mais voici qu'aujourd'hui elle aussi revendique sa nationalité et vous prie, chers frères slaves, de l'accueillir dans votre fédération. Jusqu'ici nous avons certes vécu avec vous au sein d'un même État, mais n'ayant pas notre

et présomptueuse... Ce jour est-il éloigné où la noblesse polonaise, décimée, amenant avec elle ces débris d'un peuple qu'elle traîne encore à sa suite, fière, mais imposant silence à son cœur palpitant, pourra dire à un empereur de Russie : « Nous venons nous remettre à vous comme au plus généreux des ennemis. Nous vous avons jusque-là appartenu comme esclaves, par la conquête, par la terreur et nous comptons pour rien nos serments extorqués; aujourd'hui vous acquérez sur nous un nouveau titre. Unissant désormais nos destinées à celles de votre empire, nous nous donnons à vous en hommes libres qui ont le courage de se reconnaître vaincus; nous le faisons de notre propre volonté, sans démonstration et sans calcul, de cœur et de conviction ».

Sur le marquis Wielopolski, voir les deux volumes de Lisicki parus à Vienne en 1880 dans lesquels la lettre est réimprimée intégralement, ainsi que la brochure plus récente de Ksawery Pruszyński, *Margrabia Wielopolski*, Varsovie, 1946.

Le marquis Alexandre Wielopolski, né en 1803, avait participé à l'Insurrection de Novembre et fut envoyé à Londres comme une sorte d'ambassadeur de l'Insurrection. Sur son rôle politique en 1862-1863, voir Grappin, *Histoire de la Pologne*, p. 299 à 303.

⁽¹⁾ Voir dans Žáček le chapitre intitulé *Stanovisko Polaků ke svolání Slovanského Sjezdu*, p. 96 à 140.

⁽²⁾ Discours de Topalović dans Žáček, p. 231.

personnalité, nous avons toujours paru habillés en Allemands. Nous autres Ruthènes avons, comme toute autre nation, loyalement tout donné à l'Autriche et même versé notre sang, mais nous n'avons pas reçu une part égale à celle des autres nations. Aujourd'hui, toutefois, nous demandons qu'à l'abri de la commune garantie de toutes les nations slaves se tiennent notre indépendance (en tchèque : samostatnost), notre liberté. Nous demandons qu'un individu soit l'égal d'un autre individu et que toute nation soit l'égale de toute autre ⁽¹⁾. »

Un Polonais, délégué de la *Rada Narodowa*, Seweryn Celarski, décrivant l'ouverture du congrès écrivit à la « Rada » au sujet de l'allocation de Borysykiewicz :

« Borysykiewicz dit en ukrainien que les Ruthènes eux aussi sont une nation, qu'ils sont opprimés depuis quatre cents ans, qu'ils demandent l'égalité des droits avec toutes les nations, qu'ils souhaitent être d'accord avec les nations slaves et leur venir en aide, puis se tournant vers le Président Palacký, il s'inclina et demanda que les Tchèques usassent de leur influence en faveur des Ruthènes ⁽²⁾. »

Les membres du congrès se répartirent ensuite en trois sections, celle des Slaves du Sud, celle des Tchèques, Moraves, Silésiens et Slovaques, enfin celle des Polonais et des Ruthènes.

Cette dernière élut son président en la personne du philosophe hégélien polonais Karol Libelt. Mais le vice-président fut un Ruthène, Hynylevyč. Borysykiewicz fut choisi comme secrétaire adjoint du congrès. Le troisième Ruthène Zaklŷns'kyj fut désigné comme suppléant du secrétaire de la section un Polonais de Galicie, Antoni Walewski. On peut donc noter que les Ruthènes ne furent pas lésés dans la répartition des postes. Ainsi furent mis en échec les efforts de certains Polonais de la Galicie occidentale pour les empêcher de participer au Congrès. Plusieurs Tchèques établis en Galicie écrivirent à Zap et à Palacký des lettres qui ne laissent aucun doute sur le comportement de ces Polonais, leur indignation devant les prétentions des Ruthènes à envoyer des représentants à Prague et leur mépris pour la langue et la personnalité ruthènes ⁽³⁾.

Dès les lendemain de l'ouverture du congrès, les diverses sections se mirent à l'ouvrage. Les délibérations de la section polono-ruthène, dans la mesure où elles nous sont parvenues ⁽⁴⁾, témoignent surtout de l'hostilité réciproque des Polonais et des Ruthènes. Inconscients les uns et les autres du danger qui menaçait le congrès dans son existence même, ils paraissent avoir cru que de longs délais leur permettaient de discuter sans limite de temps. Ces délibérations nous frappent aujourd'hui par leur insignifiance, sinon par

(1) Traduit du tchèque. Voir le texte dans *Slovanský sjezd v Praze roku 1848. Sbirka dokumentů*, préparée par le Dr Václav Žáček, p. 235.

(2) Traduit du polonais. Voir le texte dans *Žáček*, p. 240.

(3) Voir les lettres de František Zachim à Zap et à Palacký et celle de Vrba à Klacela dans *Žáček*, p. 147-150.

(4) Voir dans *Žáček*, p. 264 et suiv.

leur futilité. C'est ainsi qu'une question longuement et passionnément débattue fut celle de la création de deux commissions au sein de la section, l'une polonaise, l'autre ruthène. Divers orateurs déclarèrent alors qu'il fallait aussi prévoir une commission spéciale pour les Juifs si nombreux en Galicie et pour les Ruthènes dépendant de la Couronne de Saint-Étienne. De vives répliques furent échangées entre Borysykiewicz et les délégués polonais. Bakunin, le seul Russe du congrès, mais qui ne représentait nullement la Russie tsariste, membre de la section polono-ruthène, proposa même la création d'une commission polono-russe. La section examina ensuite les nombreux articles du règlement général du congrès avant de s'évanouir, comme les autres sections et le congrès lui-même, dans l'émeute de la Pentecôte, sans avoir abouti à aucun résultat concret, mais en laissant à tous les participants un vif sentiment de la solidarité slave.